



CLASSIQUES
GARNIER

Édition scientifique, « Les poètes anglais et les critiques écossais, satire. Avant-propos », *Œuvres complètes*, Tome I, BYRON (Lord), p. 337-343

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-2386-4.p.0357](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-2386-4.p.0357)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2014. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

LES
POÈTES ANGLAIS
ET
LES CRITIQUES ÉCOSSAIS
SATIRE

*I had rather be a kitten, and cry mew !
Than one of these same metre ballad-mongers.*

SHAKSPEARE.

« J'aimerais mieux devenir chat et miauler que d'être
un de ces marchands de ballades rimées. »

*Such shameless bards we have ; and yett'lis true !
There are as mad, aband'ond critics too.*

POPE.

« Tels sont nos poètes sans pudeur ; mais il faut
avouer que nous avons des critiques aussi fous et
aussi vils que nos poètes. »

ENGLISH BARDS AND SCOTCH REVIEWERS,
A SATIRE.

AVANT-PROPOS.

En publiant la nouvelle édition des *Poètes anglais et des Critiques écossais*, nous aimons à croire que notre *Voyage littéraire en Angleterre et en Écosse* en aura rendu la lecture plus intelligible aux lecteurs français. Cette revue satirique forme un petit tableau de la poésie moderne dans la Grande-Bretagne. Il est plusieurs des auteurs immolés ici au ridicule qui, lorsque lord Byron commença cette satire ¹, n'étaient que des pygmées littéraires, et qui depuis ont grandi au Parnasse. Nous avons donc cru pouvoir relever par des notes quelques jugements du satirique, qui du reste ne se pique pas d'être très-impartial.

On pourra remarquer que lord Byron plaide pour les principes d'une littérature classique. Les réminiscences du collège et de l'université influaient sur ses opinions littéraires et sur son goût : son instinct de poète le fit bientôt novateur malgré lui ; cependant le *Classicisme* devint pour lui, plus tard, un nouveau moyen d'opposition contre le code littéraire de la Grande-Bretagne. Dans ses tragédies il a observé les unités, et dans la *Lettre à Murray* il s'est dénoncé comme un barbare qui avait élevé une *pagode* romantique, à côté des monuments classiques, à la poésie de Pope.

Nous croyons devoir faire précéder la satire des *Poètes anglais et des Critiques écossais*, de l'article de la *Revue d'Édimbourg* qui en fut l'origine.

¹ 1809.

HEURES DE LOISIR, PAR GEORGES GORDON, LORD BYRON, MI-NEUR. NEWARK, 1809.

« La poésie de notre jeune lord est de cette classe que ni les dieux ni les hommes ne tolèrent, comme dit Horace. Ses inspirations sont si constamment plates qu'on pourrait les comparer à une eau stagnante. Comme pour s'excuser, le noble auteur ne cesse de rappeler qu'il est *mineur*. Nous trouvons ce mot sur le premier titre et sur le dos du volume ; il accompagne son nom comme faisant partie de son *style* ; la préface en fait mention, et chaque pièce de vers y appelle l'attention par la date de l'année où elle fut composée. Or la loi qui règle les droits des mineurs est parfaitement claire. Le défenseur peut seul la réclamer, le plaignant ne peut s'en prévaloir. Si donc on pouvait intenter un procès à lord Byron pour le forcer d'émettre devant la cour une certaine quantité de poésies, et si un jugement était prononcé, il est très-probable qu'il ne serait pas reçu à présenter comme *poésies* le contenu de ce volume. A cela il opposerait l'excuse de sa *minorité* ; mais comme il fait aujourd'hui l'offre volontaire de l'*article*, il n'a aucun droit d'en exiger le prix en éloges, si la denrée n'est pas « vendable. » C'est ainsi du moins que nous considérons la loi. Peut-être cependant ne parle-t-il tant de son âge que pour accroître notre admiration et non pour adoucir notre censure.

» Peut-être veut-il dire : « Voyez comme un mineur écrit ! Ce poëme a été composé par un jeune homme de dix-huit ans, et celui-ci par un jeune homme de seize ! » Mais hélas ! nous nous rappelons tous la poésie de Cowley à dix ans et celle de Pope à douze. Loin d'apprendre avec surprise que de mauvais vers ont été écrits par un écolier au sortir du collège, nous croyons la chose très-commune, et sur dix écoliers neuf peuvent en faire autant et faire mieux que lord Byron.

» Il est un autre privilège que notre auteur a l'air de dédaigner. Dans ses vers comme dans ses notes il fait souvent allusion à sa famille et à ses ancêtres, et, tout en annonçant à être loué à cause de son titre, il prend bien soin de nous faire souvenir de ce que nous disait le docteur

Johnson : « Que lorsqu'un noble se fait auteur, il faut reconnaître franchement son mérite. »

» Dans le fait, cette seule considération nous fait donner place à lord Byron dans notre journal, outre notre désir de lui conseiller d'abandonner la poésie pour mieux employer ses talents, qui sont considérables, ainsi que tous ses autres avantages.

» Dans cette intention nous lui dirons que la rime et le nombre des pieds, quand ce nombre serait toujours régulier, ne constituent pas toute la poésie. Nous voudrions lui persuader qu'un peu d'esprit et un peu d'imagination sont indispensables, et que, pour être lu, un poème a besoin aujourd'hui de quelque pensée ou nouvelle ou exprimée de façon à paraître telle.

» Lord Byron devrait aussi prendre garde de tenter ce que de grands poètes ont tenté avant lui, car les comparaisons ne sont nullement agréables, comme il a pu l'apprendre chez son maître d'écriture. L'ode de Gray adressée au collègue d'Éton aurait dû lui épargner ses dix stances boiteuses sur le village et l'école d'Harrow :

» *Lorsque la pensée, etc.*

» De même, les vers exquis de M. Rogers sur une larme auraient dû effrayer le jeune poète, quand il a voulu rimer sur le même sujet.

» Nous ne croyons pas non plus que lord Byron fût capable de traduire, à son âge, l'apostrophe d'Adrien à son âme, traduction dans laquelle Pope n'avait réussi que médiocrement.

» Néanmoins nous avons peur que les traductions et les imitations ne soient un peu trop du goût de lord Byron. Il nous en donne de toutes les couleurs, depuis Anacréon jusqu'à Ossian. A ne les considérer que comme des exercices de collègue, elles peuvent passer ; mais pourquoi les imprimer après qu'elles ont servi à leur véritable usage ? Pourquoi appeler traduction le passage de la page 79, où deux mots (θελω λέγειν) de l'original sont d'abord posés en quatre lignes, et cet autre de la page 81 où μεσονυκτίαις μοθ'ᾠραις est rendu par trois distiques estropiés ?

» Quant à ses imitations de la poésie ossianique, nous n'en sommes pas très-bons juges, et nous nous y connaissons si peu que nous risquerions de critiquer du Mac-

pherson tout pur, en voulant exprimer notre opinion sur les rapsodies de ce nouvel imitateur.

» En supposant que le début suivant d'un hymne des bardes soit de sa seigneurie, nous oserons l'analyser autant que nous pourrons le comprendre.

« Quelle forme s'élève au-dessus du fracas des nuages? » quel sombre spectre brille sur le fleuve sanglant des tempêtes? c'est Oila, le fils d'Ochona. Il était, etc. » Après avoir retenu « ce sombre chef » quelque temps, les bardes concluent en lui conseillant de « relever ses cheveux blonds et de les étendre sur l'arc-en-ciel; » et puis « de sourire à travers les larmes de l'orage. » Suivent neuf pages de cette force-là. Tout ce que nous pouvons en dire, c'est qu'elles ressemblent à du Macpherson, et nous sommes sûrs qu'elles sont tout aussi stupides et ennuyeuses que celles de notre compatriote.

« Les poètes ont le privilège d'être égoïstes, mais ils ne devraient pas en abuser. Celui qui se vante d'être (à dix-neuf ans, il est vrai), un « barde enfant » ne devrait pas en savoir tant, ou devrait feindre de ne pas en tant savoir sur ses ancêtres. Après un premier poème sur la demeure des Byron, nous en avons un autre de douze pages sur le même sujet, sous prétexte que des amis en ont désiré l'impression, etc. Ce dernier poème finit par cinq stances sur le poète lui-même « le plus jeune et le dernier d'une noble race. » Il y a aussi de longs vers sur ses ancêtres maternels, dans une pièce sur « Lachin y Gair, » montagne où il aurait dû apprendre qu'un *pibroch* n'est pas plus une cornemuse qu'un duo n'est un violon.

» Une grande partie du volume est consacrée à immortaliser les occupations de l'auteur pendant son éducation. Nous sommes fâchés de donner une mauvaise idée de la psalmodie du collège par la citation de ces stances attiques :

« Notre chœur serait à peine excusable, considéré même » comme une bande de novices ; quelle indulgence méritent de tels pécheurs croassants ?

» Si David, quand ses travaux furent finis, avait entendu chanter de tels nigauds, jamais ses psaumes ne » seraient descendus jusqu'à nous ; dans sa fureur il les » aurait mis en pièces ! »

» Mais, quelque jugement qu'on puisse prononcer sur les poèmes du noble mineur, il nous semble que nous devons les prendre comme nous les trouvons et nous en contenter, car ce sont les derniers que nous recevrons de lui. « Il n'est guère, dit-il, qu'un intrus dans les bosquets du Parnasse. » Il ne vécut jamais dans un grenier comme les poètes véritables ; et quoiqu'il « ait erré jadis, montagnard insouciant, » sur les montagnes d'Écosse, il n'a pas joui de cet avantage dernièrement : de plus il n'attend aucun profit de son livre ; et qu'il réussisse ou non, il est très-peu probable qu'il condescende de nouveau à devenir auteur. Prenons donc ce qui nous est offert et soyons reconnaissants. De quel droit ferions-nous les délicats, pauvres diables que nous sommes ! c'est trop d'honneur pour nous de tant recevoir d'un homme du rang de ce lord, qui ne vit pas dans un grenier, mais qui commande dans l'abbaye de Newstead. Soyons reconnaissants, nous le répétons ; et ajoutons avec le bon Sancho : « Que Dieu bénisse celui qui nous donne ; ne regardons pas le cheval à la bouche quand il ne coûte rien. »

Telle est cette critique dont on ne saurait qualifier l'impertinente ironie.
